

Accueillante dans une permanence d'accueil au Centre Pierre Cazenave

Réjane Meinerad

Je suis accueillante et pour cette présentation, j'approfondirai ma fonction dans le cadre de ce que nous appelons une « permanence d'accueil ». On peut en effet retrouver des accueillants dans d'autres lieux du Centre : les ateliers, ou le groupe de parole jeunes.

Mais d'abord comment devient-on accueillante au Centre ?

Au départ, ce désir, conscient ou pas, de devenir accueillante auprès de malades atteints de cancer, suscite chez nos proches des interrogations, voire des réprobations : « Tu ne ferais pas mieux de tourner la page ? » Nous avons en effet l'expérience du cancer et pour certaines cette expérience a toujours cours. Mais nous avons également fait un travail analytique qui va nous permettre, avec notre supervision, un échange clinique après chaque permanence et l'expérience qui finit par aller avec, d'avoir la bonne distance... enfin d'essayer.

Certaines, dont moi, sont venues au Centre d'abord comme consultantes. En ce qui me concerne je ne suis pas venue au Centre dans la détresse mais pour son lien étroit avec la psychanalyse – rencontrée vers 40 ans. J'y allais donc pour la résonance du mot « psychisme ». J'avais lu *Le Livre de Pierre*, m'y étais retrouvée par certains côtés, tout en ne me considérant pas comme une cancéreuse. Ce cancer, dans mon parcours de mal-être, résonnait vraiment comme un avertissement. Mon corps qui m'avait tant parlé et n'en pouvait plus de pas être entendu, n'avait finalement trouvé, après tant d'années, que ce moyen pour me forcer à m'arrêter et me poser. Malgré mon travail analytique que j'avais arrêté en 95, il fallait que quelque chose se passe pour me sortir des attaques de panique qui étaient devenues quotidiennes. A moi de donner sens à ce qui m'arrivait.

J'y allais donc à cause d'une envie de partager à la fois le rôle de mon psychisme dans ce cancer et l'apport positif que j'y avais trouvé. Car en créant les conditions pour me permettre de comprendre le contexte dans lequel j'avais vécu petite – grâce à l'histoire de mon grand-père maternel méconnue jusque-là – le cancer m'avait rebranchée sur la vie. Pas en détresse, mais avec le besoin de parler de moi, quand bien même j'avais repris un travail avec ma psychanalyste. J'ai donc été consultante quelques semaines pendant ma radiothérapie, après deux chirurgies et une chimio lourde. Cette courte période a été bénéfique, enrichissant mon travail analytique et me permettant ainsi de l'approfondir.

La venue au Centre a été interrompue par la reprise de mon travail en mi-temps thérapeutique. Cette reprise très difficile (dix mois malgré tout), se révélant finalement impossible, je suis revenue, toujours comme consultante. Très peu de temps après, le Centre m'a accueillie cette fois comme accueillante.

D'autres accueillantes, qui ont été consultantes avant de le devenir, ont pu pour le Centre évoquer l'image d'un nid recueillant un oiseau blessé ou encore parler de contenant protecteur et nourricier, où l'on vient déposer sa douleur, ses angoisses, sa colère, ses ressentis.

Comment fait-on alors pour être toujours dans une proximité avec le cancer sans que cela nous mette en danger, nous entame ?

En ce qui me concerne, j'avais en 2002 besoin de bras porteurs. J'allais quitter avec soulagement mon travail, ma fonction, mon statut social, mon apparence de normalité, mais allais-je finalement résister à cette perte ? Avais-je vraiment intégré que je ne serai plus jamais comme avant ?

Le départ de mon ancien travail s'était pourtant fait presque en douceur : un retour en congé maladie après le désastre du mi-temps thérapeutique, une mise en invalidité ensuite, et puis une autre vie ponctuée par le Centre où un rythme différent me permettait de me poser. Mais c'était sans compter avec la fatigue qui a perduré plusieurs années... le Prozac pris au début des traitements que j'appréhendais d'arrêter... mon analyste qui allait prendre sa retraite... et ma mère qui se retrouvait atteinte par la maladie d'Alzheimer au moment où j'essayais de mettre avec elle une distance plus vivable.

Le Centre allait être mon étayage. J'allais avoir une utilité, une reconnaissance sociale : je servais à quelque chose. Avec le Centre j'allais pouvoir renouer avec la relation à l'autre qu'en tant que responsable d'une équipe j'avais un peu perdue au profit de la gestion qui n'était pas ma tasse de thé.

Alors pour répondre à ma question du début, nous ne sommes pas « toujours avec le cancer », mais nous sommes par contre restées « en contact » avec les vécus et ressentis de toutes sortes qu'il a pu générer.

J'y reviendrai plus loin.

Dans sa partie émergée que peut-on percevoir d'une permanence d'accueil ?

Aux heures des permanences, c'est une équipe de 3 personnes (1 psychanalyste, 2 accueillantes) qui accueille ceux qui poussent la porte pour participer à un groupe et/ou avoir un entretien individuel avec le psychanalyste. Que dire du groupe ?

C'est un groupe où il n'y a pas de leader – mais des rôles et des places différents – où il n'y a pas de thématique, où l'on ne sait pas qui viendra, où il y a du

mouvement puisque l'analyste peut avoir un entretien avec un des consultants présents, l'accueillante peut répondre au téléphone ou avoir un entretien téléphonique ou faire chauffer de l'eau pour le thé ou accueillir un consultant qui arrive... un groupe où rien n'est préparé si ce n'est soi-même pour accueillir en toute disponibilité ce qui va se passer... se dire. Un groupe ouvert qui sur une amplitude de trois heures se fait et se défait au fur et à mesure des arrivées de consultants déjà connus ou inconnus et/ou de leurs départs, ceci pendant chaque permanence et au fil des permanences. Peut-on parler de groupe ? Qu'a-t-il de spécifique ? Il se constitue en tant que tel mais fonctionne de telle manière qu'il y a place pour l'individualité, pour que l'un ou l'une puisse prendre toute la place, tous les autres (ou presque) agissant alors, équipe d'accueil comme consultants, en soutien. Selon le nombre de consultants présents, nombre très aléatoire, l'équipe d'accueil peut être soit très participative lorsqu'il y a peu de personnes, soit plus en retrait quand il y a plus de monde. Il y a les consultants qui arrivent avant, bien avant, et ceux qui arrivent au dernier moment : chacun ayant une bonne raison pour le faire ! Il y a ceux aussi qui ne s'imaginent pas dans le groupe et auront uniquement un entretien. Avec chaque nouveau consultant nous sommes bien évidemment devant un inconnu. Mais autant certains peuvent nous sembler familiers dans leur premier abord, autant d'autres peuvent nous paraître, au moins la première fois, plus difficiles à rencontrer car plus angoissés ou plus en opposition. Ponctuellement un consultant peut en effet mettre les autres à mal avec à la fois la forme que prend le récit de sa relation avec ses proches, ou l'expression très vive de son ressentiment envers les médecins, mais aussi le refus du dialogue. C'est dans ces moments-là que l'expérience de toute l'équipe est primordiale pour la protection du cadre.

De quoi parle-t-on dans le groupe ? Du cancer bien sûr, de SON cancer, des effets secondaires et des moyens de les soulager. Mais on parle surtout des proches, de la mort, des angoisses, des peurs, de la colère.

Quoi qu'il en soit chaque permanence est avant tout un moment de vie où le rire a aussi sa place.

Que signifie être accueillante dans une permanence ?

A mon arrivée dans le Centre il est évident que je ne savais pas ce que cela signifiait. J'arrivais avec une longue expérience comme responsable de formation en entreprise, un certain sens de l'écoute. Bref, il me semblait que cela pourrait m'aider pour remplir ce rôle. Mais il m'a fallu un peu oublier cet « avant » et apprendre à écouter autrement pour être avant tout dans la permanence une ancienne malade qui, en tant que pair, allait être « utilisée » par les consultants. Ayant vécu des moments semblables à eux, j'allais pouvoir entendre et comprendre ce qu'ils disaient, attestant ainsi de la légitimité de leurs ressentis physiques et psychiques. J'étais là parce que j'avais eu un cancer, et que je pouvais grâce à mon travail

analytique me rendre disponible intérieurement pour les rejoindre dans leurs peurs et les entendre avec le souvenir des miennes dont j'étais restée proche sans être pour autant anéantie.

Je les entends en effet *avec mon vécu du cancer*, de son annonce où je me suis vue morte à bref délai, avec l'ablation d'un sein et la décision de ne pas vouloir de reconstruction, ce qui a entraîné une interrogation : « est-ce que je suis normale en ne le faisant pas ? », avec la prise de conscience que le cancer est une maladie dont on ne sait pas si elle n'est pas toujours là : « mais alors je n'en sortirai jamais ? », avec les effets secondaires éprouvants de la chimio (l'épuisement pour lequel il faudrait inventer un mot qui décrive vraiment ce que l'on ressent, les nausées, la perte des cheveux, les allergies, l'absence d'appétit, la maigreur excessive, la peur de perdre trop de poids, un corps qui a pris dix ans et qui ne vous porte plus, la peur de ne pas pouvoir aller au bout des traitements...), avec l'angoisse ressentie qui semble non justifiée pendant la radiothérapie, avec la panique ressentie quand à l'accueil j'ai appris que le cancérologue ne me reverrait QUE dans un an, avec l'expérience de dix mois très durs de mi-temps (si on peut dire !) thérapeutique, avec mon changement de vie.

Mais je les entends aussi *avec mes peurs de petite fille*, avec mon mal de vivre d'avant, depuis toute petite, avec mon ressenti de la « différence », avec mes dépressions passées, avec mes incessantes attaques de panique, auxquelles je ne m'étais jamais habituée.

Ces souvenirs-là sont importants pour l'accueil de la détresse de l'enfant présent en chacun d'entre nous.

Face au cancer, j'ai ressenti des terreurs mais je l'ai finalement bien vécu, car contrairement aux dépressions passées, je suis restée vivante psychiquement.

Là mes terreurs étaient nommables. Je savais de quoi j'avais peur. Pendant le cancer quand il y avait une manifestation somatique, même éprouvante, elle était explicable et donc plus supportable.

Je n'étais pas effondrée même quand je pleurais. Je me sentais forte. Je voulais voir grandir ma petite-fille. Ce n'était pas facile, mais j'étais entourée par ma famille. J'étais épuisée... mais dans la vie.

Mes années de travail analytique précédant le cancer m'ont permis de regarder ce qui se passait et pourquoi... et d'aller encore plus loin. Et j'accueille aussi avec cela.

J'accueille avec le souvenir de mes terreurs mais aussi avec l'acquisition d'une certaine forme de sérénité.

Et dans l'écoute des autres, ce qu'il y a de plus par rapport à « avant le cancer », c'est la légitimité que je me donne ou que j'y ai trouvé. Je n'ai plus cette impression

d'être coupée d'une partie de moi-même et de jouer un rôle. Je suis présente à moi-même et aux autres.

Être accueillante, c'est être dans la rencontre avec des personnes vivantes qui peut-être décèderont dans un délai proche mais avec qui nous aurons eu le temps d'entrer en relation, d'être en lien. C'est rencontrer des personnes qui nous font confiance et nous demandent d'être leur témoin dans des moments éprouvants les assurant ainsi de la réalité de ce qu'elles ressentent, éprouvent, perçoivent. C'est aussi pouvoir témoigner de ce que nous avons ressenti, éprouvé, perçu, quand cela se justifie ou plutôt quand intérieurement et spontanément cela s'impose à nous. Il ne s'agit pas de relater des faits mais de parler du plus profond de soi.

Être accueillante demande de se remettre souvent en question car pour soi et l'autre, il faut la bonne distance : trouver la bonne place ; ne pas avoir une parole lisse sans aspérité et en même temps être proche de ses émotions sans être débordé par elles. Être accueillante, c'est aussi accepter ses failles car c'est également avec cela que nous travaillons. Je ne résiste pas à l'envie de citer Pierre Cazenave : « comment peut-on être vu et reconnu sinon par quelqu'un qui, de lui-même, connaît ses parts sombres et inavouables et les accepte ? » même s'il faut toujours faire attention comme il le dit « de ne pas raconter l'histoire » à la place du consultant.

Comment travaillons-nous dans le groupe d'accueil ?

Le travail de chacun n'est pas le même, l'équipe d'accueil (un psychanalyste garant du cadre et deux accueillantes) écoute sur des canaux différents, sur des plans différents, sur des modes différents, et du coup, entend des voix différentes, des mots qui prennent un sens différent selon que l'on est accueillante ou psychanalyste, tous témoins de quelque chose qui ne se situe pas forcément dans le même temps. Mais cela demande d'être dans la confiance pour faire en sorte que l'autre, le consultant, aussi ait confiance, et qu'il puisse se sentir *à sa place dans ce lieu* dès son arrivée. C'est un climat qu'on installe avec une ouverture et une vigilance afin que la parole puisse être, et même si cela bascule, par exemple sur le dernier film sorti, nous savons que quelque chose d'autre va advenir, qu'il faut savoir faire une pause par moment. Celui qui vient doit pouvoir exprimer cette souffrance, qu'il lui est souvent difficile, voire impossible, de faire entendre ailleurs.

C'est la capacité à nous laisser surprendre et l'espace que nous lui donnons qui vont le lui permettre.

C'est, entre autres, le travail psychique des accueillantes qui permet le travail psychique des consultants et cela se fait à notre insu. Quand il y a plusieurs consultants il y a aussi étayages corporels : on peut se montrer sans cheveux... avec ses cicatrices... avec confiance.

Confiance ! Ce mot revient souvent dans les permanences car elle est primordiale dans la relation du malade avec son équipe médicale, comme elle l'a été et l'est encore pour moi avec l'équipe médicale qui me suit. Elle permet de se faire porter sans pour autant abdiquer son jugement, et mieux supporter ainsi toutes les épreuves des traitements.

Elle est évidemment importante, comme je l'ai dit plus haut, dans notre relation avec les consultants, de même qu'elle l'est dans notre équipe d'accueil. L'un n'allant pas sans l'autre. Chacun dans l'équipe doit pouvoir à certains moments s'appuyer sur les deux autres. Cet appui peut se faire par la parole, le regard, l'attitude. La stabilité de l'ensemble repose aussi sur les manques de chacun. La confiance qu'il y a entre nous donne confiance aux consultants.

Car il faut souvent accueillir des choses très difficiles, écouter des consultants qui vont parfois de plus en plus mal, avec des rechutes, des métastases, des traitements qui n'ont pas l'effet escompté, une greffe en prévision qui ne peut se faire tant l'organisme est au plus bas, greffe qui de toute façon mettra le corps et l'esprit encore plus à mal pour un éventuel mieux.

Quand le cancer ressemble au nôtre, difficile de ne pas s'y perdre sauf à faire l'effort de se reprendre et se dire « ce n'est pas de moi qu'il s'agit ».

Que dire de l'agressivité de certains ou de ce que nous ressentons comme une agressivité ?

On ne peut pas contenir tout le temps, ni tout le monde. La capacité de contenir est donc parfois mise à mal, mais la qualité des liens et de leur maintien est vitale pour les consultants.

Ce sont alors l'échange clinique en fin de permanence et la supervision évoqués plus haut qui vont nous aider.

J'étais arrivée au Centre forte de l'aspect positif du cancer et du rôle qu'il avait joué dans ma compréhension du contexte de mon enfance. Je me suis très vite rendu compte que cela m'appartenait, que mon histoire viendrait éventuellement en appui d'autres, que mon expérience n'était pas à citer en exemple pour apporter réconfort ou conseil, que « parler de soi » doit permettre à l'autre de parler de lui. Et dans cette aventure que nous partageons avec le psychanalyste et les consultants c'est l'envie d'être un témoin disponible et attentif, permettant à l'autre d'exprimer ses peurs et ses colères, qui compte ainsi que la possibilité de témoigner des siennes propres sans se sentir en danger.